

Les maculées

Jean-Hugues Berrou

2010

Il faut d'abord savoir que documentation céline duval (dcd) vit et travaille au bord de la mer, en Normandie. Ensuite, qu'elle ne prend pas elle-même la majorité des photographies qu'elle expose. Elle les découvre. Elle a ce regard particulier qui repère parmi mille images celle qui appartient à son univers, qui lui revient de droit.

À partir des images qu'elle collecte, documentation céline duval met en place des univers iconographiques. Ce sont souvent nos corps qui sont mis en scène, et ces corps organisent une chorégraphie qui parle de la photographie. Entre autres choses, il y est question de temps suspendu, d'érotisme, de pesanteur et de moments de grâce. En fait, de nos corps sous l'emprise de leur propre photographie.

Des séries d'images, découpées dans des magazines. Plusieurs séries avec des femmes. Une main vient prendre celle au-dessus du tas, la froisse comme pour la préparer au crépitement qui l'attend, en bruit de fond. À moins que ce ne soit pour donner du volume à ces images trop lisses. La boule de papier est lancée vers une cheminée, que l'on ne voit pas. Dans ce hors champs, les flammes s'emparent de l'image — la suivante sur le tas se met alors à irradier, comme si sa nature même l'appelait aux flammes. En fait, on ne peut vraiment brûler les icônes sans que cela prenne l'allure d'une offrande. Ces femmes immolées sont offertes à l'oubli du foyer.

Un foyer que l'on pourrait penser familial, tant ces couleurs chaudes rappellent aux veillées hivernales, quand le temps se passe à effeuiller les magazines, avec leur petite musique, meurtre d'une innocente, l'enfer de la prostitution des mineurs, il lance de l'acide sulfurique au visage de Miss Auvergne, démembrée avant d'être violée. Les vierges maculées des publicités sont comme les icônes naturelles des faits-divers. Elles les accompagnent. Le plus sordide leur fait légende. Fouets et formes oblongues, roulées dans la boue, léchées par des chiens, ces mannequins rythment les magazines, s'offrant sur des milliers de pages à l'insatiable Priape (moi, vous).

documentation céline duval offre quant à elle une partie de sa documentation, les photographies imprimées, ce qui n'est pas rien.

Collection décomposée par la collectionneuse même, qui a choisi cet autodafé pour accompagner le destin sacrificiel de toutes ces *allumeuses*. Elle a pris soin de ces images découpées dans les magazines. Pas de coins écornés ou de traces de la déchirure initiale. Ce sont de purs plans lisses de représentations désincarnés, au point que l'on se demande comment autant d'images peuvent tenir dans un tas aussi mince. Le froissement puis le feu viennent enfin rompre cette absence au monde, pour en faire des sculptures très éphémères. Avec toutes ces Juliette jetées au bûcher des pénitentes, elle martyrise encore une fois ses proies préférées - les images - mais cette fois en y laissant un peu d'elle-même.

Car bien plus qu'une succession de mannequins, on y voit en miroir le corps d'une artiste penché sur des images, et qui les regarde intensément. *Les allumeuses* ne sont qu'une petite partie d'un immense travail de mise en ordre du visible. Boîtes, classeurs, chemises, dossiers et sous-dossiers.

Le feu ne débarrasse pas de cette collection, il débarrasse tout au plus du soin porté à sa construction. documentation céline duval brûle des années de découpage patient, de classeurs remplis avec méthode. Elle a ouvert des tranchées jusqu'à ce que le visible des magazines, des journaux et des publicités soit pris dans un réseau total, où chaque galerie entre en contact avec toutes les autres. Travail infini d'inventaire des représentations ordinaires. Travail épuisant, puisque inépuisable. C'est ce qui fait que chaque image vibre de toutes les autres, et que la précédente jetée aux flammes fait danser des reflets sur la suivante, qui viendra bientôt la rejoindre.

Une fois lancée la première boule de papier, impossible de s'arrêter, le feu se propagera jusqu'à la dernière.

C'est comme avoir découvert la grammaire d'une langue étrangère, cette langue qui court partout dans notre quotidien, envahit les murs et les surfaces sensibles. Des hiéroglyphes qui tapissent tellement notre espace public que nous ne pouvons plus les voir. Et une fois cette pierre de Rosette décryptée, ressentir comme un écoeurement devant l'immense mise en ordre, cette excroissance monstrueuse qui pèse au corps de documentation céline duval. Si elle a choisi de brûler le grand inventaire, c'est peut-être par dégoût pour ce trop d'images auquel elle a participé, même si c'est d'une manière le plus souvent critique.

Mettre au jour la grammaire d'une langue souterraine, puis la plisser, la tordre, pour être bien certain que dans les travaux à venir, elle ne viendra plus faire surface.